LE BUVEUR DE SANG

DÉMASQUÉ,

DIALOGUE

ENTRE UN PRÊTRE ET UN ESCAMOTEUR.

A PARIS,

De l'Imprimerie de R. VATAR, rue de l'Université, N°. 139 ou 926.

AN V DE LA RÉPUBLIQUE.

LE BUVEUR DE SANG

DÉMASQUÉ,

DIALOGUE

ENTRE UN PRÊTRE ET UN ESCAMOTEUR.

Le Prêtre. Je suis étonné, mon ami, de vous voir professer un état qui ne vous fait vivre que de l'ignorance et de la crédulité du public.

L'escamoteur. Je pourrais vous en dire autant, mais moi je suis honnête homme. Je fais des tours surprenans, à la vérité; c'est pour cela que le peuple s'amuse de ma dextérité; je ne suis pas assez fourbe pour vouloir persuader que c'est un ministère que je tiens de dieu, ni assez sot pour dire que le diable y est pour quelque chose. Je dis bonnement que c'est mon talent et le fruit de l'étude approfondie par l'expérience. En annonçant un tour, je préviens le public de regarder à mes mains et de prendre garde à ses poches, non pas pour moi, mais pour des escamoteurs inconnus qui dépouillent le monde à mon spectacle aussi bien qu'au vôtre.

Le P. Vous avez la témérité d'appeler spectacle le temple de la divinité?

L'Es. Oui monsieur. C'est-à-dire celui où vous faites prendre à votre dieu toutes les formes humaines, où vous le décorez de vos passions pour votre intérêt. Vous lui donnez tous les vices pour mieux vendre ses vertus, ce qui me fait dire que c'est le spectacle des métamorphoses. Suivant vous, dieu le père est armé de la foudre, comme l'est le jupiter du paganisme; dieu le fils vient en chair et en os, dans chaque petit morceau de pain à cacheter que vous avalez ou que vous distribuez; le saint-esprit vient en forme de colombe pour annoncer que bien heureux sont les pauvres d'esprit, que le royaume des cieux leur appartient; c'est lui qui donne la grace à ceux qui croyent sans rien voir. Chacun de vos trois dieux viennent tour-à-tour sur votre scène; ils y jouent des grands ou des petits rôles, suivant le prix de la représentation. Mes trois gobelets sont de même; je les prends plus grands ou plus petits, suivant la recette; vos trois dieux n'en font qu'un; les miens passent aussi les uns dans les autres. En apparence et suivant votre axiôme, *il n'y a que la foi qui sauve* : Je suis content quand le public le croit; mes muscades aussi font des métamorphoses, la première vient du bout de la baguette; d'elle j'en tire deux autres qui ont le même volume et la même capacité; une quatrième est cachée : c'est celle du mystère; ce n'est qu'avec elle que les trois autres sont toujours en jeu, augmentent ou changent de nature, suivant ma volonté. Mon petit jean-de-la-vigne est à-peu-près pareil à celui que vous portez en ville; il a sa petite robe qui le cache, je le fais paraître et disparaître quand je veux. Le vôtre ne se voit que par les yeux de la foi, et ces lunettes là sont bien troubles. Vous voyez que mon métier a beaucoup d'analogie avec le vôtre : qu'en pensez-vous?

Le P. Que votre dérision scandaleuse, prouve que vous avez grand besoin de passer au tribunal de la pénitence.

L'Es. Entendez-vous par ces mots la sainte-hermandade; croyez-vous qu'il faut griller un homme pour le corriger? ce sont là, sans doute, vos sentimens de religion et d'humanité.

Le P. Non... Je veux dire qu'il vous faudrait aller souvent à confesse pour vous ramener dans le chemin du salut.

L'Es. Croyez-vous, monsieur, que je ne sais pas à quoi cela peut servir? C'est votre aimant la confession; avec lui vous attirez les filles et les femmes pour en corrompre la pluspart, pour savoir le secret des familles, pour détruire toutes les idées qui pourroient servir à vous démasquer, pour organiser des massacres enfin! Moi je me sers aussi d'aimant, j'en ai besoin pour faire aller mon cadran des pensées, ma syrêne et mon navigateur. Mais ces objets ne sont que des pures machines dont les mouvemens ne peuvent nuire à personne; c'est pourquoi je ne suis pas terroriste.

Le P. Grand dieu! Qu'êtes-vous donc? vous qui ne cessez de plaisanter la religion, qui tournez en dérision le tribunal de la pénitence, et qui l'accusez de corrompre l'esprit humain. Voilà bien le désordre de la philosophie!

L'Es. Je vous reconnais bien à votre emportement. C'est votre habit noir qui vous rend sombre. Prenez le mien, vous serez plus gai; vous ne ferez peut-être pas si bonne chère, mais vous aurez l'esprit moins pesant: la théologie de mon état est de dire la vérité en riant; la vôtre est de soutenir l'imposture sérieusement, il n'y a de diférence que l'humeur et la raison. Ma logique suit les modes, je parle toujours la langue du peuple qui m'é-

coute ; la vôtre tient de l'anticaille, et quand vous vous perdez par oubli ou par ignorance, vous débitez quelques mots d'une langue étrangère, l'auditoire baille et vous avez raison. Mais moi je n'ai raison que quand il rit : voilà le difficile de mon métier. Voyez maintenant si nous continuerons : sur-tout point de colère.

Le P. Continuons : Je veux voir jusqu'à quel point vous pousserez l'impertinence, et si vous soutiendrez long-tems vos comparaisons.

L'Es. En voici une un peu plaisante : Vous savez changer le vin et l'eau en sang, et c'est le sang d'un dieu... Vous le buvez ! Donc vous êtes buveur de sang. Vous faites ce tour avec des gobelets d'or, d'argent ou de cristal ; moi je change l'eau en vin dans un entonoir de ferblanc ; votre tour est beau, le mien n'est pas laid. Mais si le peuple voyait votre double-fond et celui de mon entonoir, il serait sûr que rien n'est changé et que ce n'est que charlatanerie. Nous diférons un peu pour le tour de monnaie. Moi je la fais augmenter dans les mains du spectateur, et vous ne la faites multiplier que dans les vôtres. Vous avez vos reliques, j'ai les miennes pour arrêter et amuser le public ; je montre bien souvent des choses que je ne connais pas ; et vous en montrez aussi qui n'ont que le nom que vous leur avez donné. Vous faites croire que les vôtres ont la vertu de guérir les maux d'yeux, le mal caduc, la rage, faire venir du beau-tems ou de la pluie. Moi j'imite le tonnère, je vend la pierre sainte-Apoline pour guérir les maux de dents ; et quoiqu'elle n'ait jamais vu ni touché la sainte, et qu'elle ne soit qu'un composé d'alun et de copperoza, je fais plus souvent des miracles que vous. J'en fais aussi avec des clous à ferrer les chevaux. Je vends des cornets de saint-Hubert pour guérir ou préserver de

la rage ; je les achette à la grosse , rue Dénis , chez un marchand qui les fait fabriquer à Paris , ils n'ont jamais fait la route de saint - Hubert. Je ne voudrais pas qu'il tombât de l'eau dessus , quand elle serait bénite ; cela ternirait la marchandise et je ne pourrais plus la vendre. Vous enlevez les taches des âmes , ou du moins vous le dites. Moi j'enlève les taches des habits. Le public le voit , il en est sûr. Je fais plus , je lui donne la faculté de le faire : vous voyez que je ne suis pas égoïste.

Le P. Si la démocratie n'avait pas dispersé le pieux troupeau dont la garde nous était confiée , notre saint-père le pape , les cardinaux, les évêques et nous , nous ne serions occupés qu'à épurer toutes les âmes ; mais les révolutionnaires ont été jusqu'à Rome.

L'Es. Soyez donc d'accord avec la morale que vous devez prêcher ; faites le bien pour le mal. Votre second dieu a-t-il damné ses ennemis pour l'avoir crucifié ? Est-il réellement mort pour racheter tous les hommes ? N'a-t-il racheté que ceux qui ont vécu avant lui et de son tems? . . . Vous ne dites rien . . . Eh bien ! s'il n'a racheté que ceux-là , il a donc voulu que ses ministres rachetâssent les autres ; et depuis qu'il est mort , vous avez plus massacré d'hommes que vous n'en avez rachetés , et vous avez trompé votre dieu et les hommes.

Le P. Les ministres des autels ne doivent , sur la terre , aucun compte des moyens qu'ils emploient pour affermir la sainte église , c'est à dieu seul , par la volonté de laquelle nous sommes ses interprêtes.

L'Es. Je suis aussi son interprête, et cela par des images. Les votres représentent les saints, les saintes , les anges , les archanges, les vierges , les diables, le paradis et l'enfer. Les miennes sont des rois, des dames et des valets ,

pour représenter les absens ou les présens, blonds ou bruns; l'as de carreau pour les nouvelles, l'as de treffle pour de l'argent, l'as de pique pour l'amour ou la mort, etc. Car il n'y a pas une carte qui n'ait son attribution. Cela dépend de sa sortie ou des personnes pour qui elles sont tirées.

Enfin on en dit tant, et toujours par hiperboles, cela fait qu'on dit toujours quelque vérité. Je sais bien que c'est une friponnerie, aussi je ne tire pas les cartes, je ne fais que des tours d'adresse. Vous n'en criez pas moins contre moi avec autant d'acharnement que vous en mettez contre les sorciers et les sorcières, vous savez pourtant bien qu'il n'y en a pas, et que ces billets, écrits d'avance avec de l'urine ou du citron, et d'une manière insignifiante, sont des supercheries, comme le marc de café, les signes à la figure, les plis des mains, tous moyens qui nous sont venus par d'anciens moines, nommés Bohémiens, Banians, et autres; tous fripons qui élevaient leur fortune en frappant de terreur les imbécilles humains. A votre tour, vous avez créé les esprits follets, les revenans, les loups-garous. Voilà sur quoi la police devrait ouvrir les yeux, non pas pour persécuter les fourbes, mais pour les rendre moins nuisibles, en divulguant leurs moyens qui sont très-ordinaires.

Le P. Une partie de ces choses tient à d'anciens préjugés qu'il serait dangereux de détruire. D'ailleurs beaucoup de monde en ont triomphé.

L'Es. Il pourrait bien vous en arriver autant; car il ne faut pas une grande rhétorique pour prouver que la science morale a été enseignée avant que Jésus ne vînt sur la terre. Confucius, qui n'était ni dieu ni prêtre, mais seulement philosophe, a enseigné aux hommes les

moyens de se conduire dans la société ; il n'a pas défiguré la raison par des mascarades ; il voulait que l'homme fût instruit, qu'il fût le régulateur de ses actions, qu'il fût son premier juge, que le remord fît chez lui plus que les loix. Il savait que le supplice auquel l'homme instruit ne peut échapper, c'est sa conscience. — En cela il rendait hommage au créateur suprême.

Le P. Vous croyez donc qu'il existe un dieu. Je vous croyais un athée.

L'Es. Non, je ne le suis pas ; je crois même qu'il n'y a que des fripons qui puissent avancer qu'ils peuvent régir au nom de la divinité, ni condamner ni absoudre, encore moins en faire un dieu de colère et de vengeance, un dieu qu'il faut prier pour le rendre clément ; un tel monstre n'est point un dieu. Vous dites que rien n'arrive dans le monde sans son ordre ni sa permission. Le scélérat qui assassine peut donc dire : c'est dieu qui l'a voulu, les hommes ne peuvent me juger. Où est donc la moralité de cette doctrine ? Croyez-vous persuader davantage quand vous dites que c'est le diable qui fait faire le mal que dieu défend ? Le diable est-il un second dieu, ou n'est-il qu'une créature du premier ? S'il est dieu, c'est celui-là que vous servez quand vous faites massacrer des hommes qui ne sont pas de votre communion ; alors où est le bonheur de ceux que vous conduisez aux crimes. S'il n'est point un dieu, il n'existe pas, car un dieu ne saurait avoir créé un être qui aurait le droit de balancer sa puissance. — Je crois que le créateur suprême n'a donné tant d'intelligence à l'homme, que pour le laisser libre de ses actions. Mais il lui a donné le sentiment de sa conservation, sentiment qui lui défend de faire à autrui ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse, sentiment qui excite

le remord d'une mauvaise action. Si l'homme voit ou entend le récit d'un acte vertueux, son ame s'électrise, et des larmes pures viennent rafraîchir sa paupière. A l'aspect d'une action criminelle un sentiment d'horreur nous étouffe, arrête toutes nos facultés. Voilà la preuve de l'existence d'un être suprême que l'on peut et que l'on doit remercier, et dont on doit chanter les bienfaits; c'est à cela que doit servir le développement de la morale, pour rapprocher l'homme de la divinité.

Le P. Vous avez l'esprit novateur; voilà pourquoi vous blasphémez et manquez de respect pour la religion de vos pères.

L'Es. Il faut donc encore raisonner....Dites-moi : si une tempête vous conduisait dans un endroit où les habitans seraient antropophages; que vous ayez le bonheur d'échapper à leurs dents carnivores, et que vous puissiez vous faire entendre, que leur diriez-vous ?

Le P. Qu'ils outragent la divinité en se repaissant de leurs semblables, qui ne les a créés que pour vivre en frères, pour s'aimer et se soulager dans leurs besoins.

L'Es. Vous ne vous laisseriez pas dévorer par respect pour la religion de leurs pères?... C'est ce que nous faisons; nous ne voulons plus entendre les vêpres Siciliennes, nous craignons une S. Barthélemy, des massacres semblables à ceux que vous avez dirigés dans la Vendée. Enfin on ne veut plus du théâtre de l'imposture, et du spectacle de la sotise.

Le P. Vous affectez toujours d'appeler spectacle le culte sacré.

L'Es. N'avez-vous pas des costumes, depuis le pape qui porte trois couronnes, *par modestie*, jusqu'à l'enfant de cœur qui a une calotte rouge? vos machinistes, décora-

teurs, vos musiciens; tout cela ne fait-il pas spectacle? Moi, j'ai, comme vous, des acolittes que je nomme *compères*. J'ai aussi des enfans ponr m'aider à mes tours; ma salle est décorée, ma table est à machines, j'ai aussi mes musiciens, je loue mes places, vous louez les vôtres. Vous voyez que notre extérieur est le même, si ce n'est qu'on s'endort à votre spectacle, et qu'on se réveille et rit au mien.

Le P. L'extérieur sérieux avec lequel le peuple assiste à nos cérémonies religieuses, vous prouve leur sainteté. On ne saurait avoir trop de respect pour tout ce qui honore Jésus-Christ, et les fideles chétiens doivent tout sacrifier pour augmenter la pompe que vous appelez spectacle, par dérision.

L'Es. Allez, monsieur, on dit spectacle de la nature, et la nature est bien plus vraie que vos cérémonies. La nature n'a point enseigné aux hommes à croire à des maux imaginaires. Et moi, pour l'imiter, ou suivre ses principes, si je fais voir par mon talent des choses extraordinaires, je leur dis tout bonnement que ce sont des calculs de mathématique, des jeux de l'aimant, ou quelqu'expériences physiques. Je fais plus encore, car j'enseigne mes tours à qui veut les apprendre. Mais vous, vous clouez la bouche aux faiseurs de questions, en leur disant : c'est un mystère. La belle solution!!!! Elle est pourtant pour vous la boëte de Pandore.

Le P. Le ministre doit vivre de l'autel, comme l'ouvrier, de son travail; mais dans nos mains les ressources se multiplient. Source de grace pour celui qui donne, soulagement pour l'infortuné réduit à la misère, et source de travaux pour l'artisan.

L'Es. Chez moi c'est de même, source de plaisir pour celui qui paye, source de travaux pour l'artisan, et spec-

tacle *gratis* pour l'infortuné qui apprend à mon école que tout le monde doit travailler pour vivre et que la profession de mendiant avilit l'homme qui la fait, et déshonore le gouvernement qui le souffre. Mais vous avez besoin de ces mendians pour augmenter vos jouissances, en recevant beaucoup, donnant peu, et propageant le fanatisme.

Le p. Voilà le mot lâché. Vous appelez fanatisme la sainte doctrine, sans laquelle il ne serait pas possible de contenir les hommes qui ne peuvent se procurer une grande éducation.

L'es. Ne vaudrait-il pas mieux instruire les hommes que les tromper? L'ignorance n'est-elle pas la source de tous les vices; et plutôt de faire craindre des tourmens imaginaires, pourquoi ne pas dire la vérité? L'homme, mieux instruit, suivrait la règle de la sagesse; sans doute ni contrainte, il la verrait dégagée de tout ce qui la déguise; il l'aimerait, il lui serait fidele.

Le p. Que trouvez-vous donc d'absurde dans notre doctrine?

L'es. Tout ce qui n'est pas vrai, ou ne peut se comprendre; dégagez-la de ses erreurs, le reste sera pur. Ne faites plus griller des hommes pour des tours moins scandaleux que les vôtres; ne vous emparez plus du cœur de l'innocence pour le corrompre; n'allez plus effrayer un moribond près de perdre la vie; ne courez plus le monde en réformateurs, pour ébranler les empires, en massacrant les peuples et les rois. Faites comme moi; par-tout où je vais, je respecte les loix et les usages; je ne dis rien de faux, mes mains ne portent ni torche ni poignard, et je ne souffre point que l'on s'agenouille devant moi. Je sers mon pays en bon époux,

en bon père; je rends à la nature ce que j'ai reçu d'elle, et n'ai point eu la sotte manie de faire des vœux de chasteté; je savais que j'aurais offensé le créateur qui ne nous a créés que pour multiplier. Je n'enseigne rien que je ne le pratique, et ne suis jamais en rebellion. Mais vous, on vous voit fanatiser le peuple pour le révolter contre la république; vous voulez l'asservir sous la domination d'un roi. Sont-ce là des dogmes religieux?

Le p. Nous ne voulons que relever les autels, rétablir les temples, rendre à la religion sa splendeur. Qu'on nous rende nos habitations, nos ornemens et nos cloches, nous serons tranquilles.

L'es. C'est-à-dire qu'il faut, pour vous empêcher de prêcher la révolte, le meurtre et l'assassinat, vous accorder tout ce que vous voudrez. Ce que vous demandez était-il bien votre propriété? Les fideles qui ont contribué à toutes ces choses, ne l'ont-il pas fait pour avoir une place dans le ciel? Eh bien! s'ils y sont, la dette est payé, et ce qui vous restait appartenait à la masse générale. D'ailleurs votre royaume n'est pas de ce monde, vous êtes assurés de trouver dans le paradis une place de la valeur de ce qui vous appartenait de vos temples, de vos ornemens, de vos cloches. Tenez, faites comme moi, je loue une salle pour mon spectacle, j'achette ou je loue des habits, pour me bien costumer; j'avais autrefois une sonnette et une caisse pour annoncer mon spectacle, ces deux objets étaient bien ma propriété. Il a pourtant fallu que j'y renonce, et je n'en murmure pas; si l'on vous donne des temples *gratis*, tous les cultes en demanderont et auront le même droit. Mon culte, qui est celui des arts de l'agrément doit en avoir aussi. Si l'on vous rend vos cloches, il faudra bien me rendre ma caisse. Car s'il vous arrive de sonner le

tocsin . . . . . Vous riez . . . . Eh bien! je battrai la générale avec ma caisse. Vous réunirez vos bigots et vos esclaves, et moi des républicains et des hommes libres, alors nous verrons lesquels mettront les autres à la raison.

Vous faites courir des pétitions de commande pour les faire signer par des imbécilles ou des fripons. Moi, j'en ferai une sur la place publique, et je la ferai signer aux passans; je suis sûr d'avoir la majorité, sans menaces ni bénédictions. Vous m'opposerez vos compères les Clichiens; on dit qu'ils sont à craindre: mais moi je ne les crains pas. Quand ils feraient de leur cloaque une cathédrale catholique; quand ils auraient George-d'Amboise et les bourdons de Notre-Dame, je n'aurai pas moins l'espérance de leur voir tirer leur poudre aux moineaux.

Le p. Quoi! vous ne savez donc pas que tous les honnêtes gens sont pour eux?

L'Es. Oh! pour cela oui je le sais; mais il faut que je vous dise que les cloches, telles grandes qu'elles soient; ne sont que des gobelets d'escamoteurs avec quoi vous avez escamoté bien des propriétés. Les révolutionnaires ont escamoté les cloches, et les honnêtes gens ont escamoté avec l'or, l'argent, les assignats, les mandats, et dieu sait à quel prix. Une partie des cloches à servi à faire des canons avec lesquels l'armée d'Italie a escamoté quelques millions et Notre-Dame de Lorette. D'après cela, je vous conseillerais de ne pas demander des cloches, d'abord parce que le commerce en souffrirait beaucoup, si l'on fondait le numéraire avec lequel on paye les rentiers et les pensionnaires; et que pour éviter les frais de fonte il vaut mieux demander des canons, cela vous défendra mieux que les cloches, puis vous pourriez vous

en servir pour faire des chrétiens par le droit canon; qu'ils soient morts ou vivans, cela vous est égal.

Le p. Vous ne savez que lancer des sarcasmes et des vociférations. Si vous eussiez été incarcéré, proscrit, chassé, dépouillé, parleriez-vous ainsi?

L'Es. J'ai été incarcéré par des royalistes, vous me faites l'honneur de me proscrire. Eh bien! soyez tranquilles tous, je vous pardonne.

Je me suis dépouillé moi-même en offrant et donnant ce que je possédais, je ne le regrette pas. Deux de mes fils portent les armes pour la liberté, ils sont couverts d'honorables blessures et n'en restent pas moins sous les drapeaux avec lesquels ils ont marché à la victoire. Pour terminer, je vais vous faire une observation. Vous servez la république mieux que vous ne voultz; peut-être que ceux qui veulent vous protéger vous perdent. Vôtre coalition avec les émigrés, leur rentrée et la vôtre, la hardiesse avec laquelle vous vous apprêtez à massacrer tout ce qui fut ou qui est patriote; pour rétroniser votre cher roi Louis XVIII. — Tout est observé par des hommes énergiques et courageux, accoutumés à vaincre des brigands. La cause défendue pas les patriotes est celle de la liberté; la vôtre est celle du fanatisme et de la royauté. Choisissez, de vous soumettre à la constitution, ou de ramper encore une fois dans la fange du crime. Vous parlez au nom d'un dieu de vengeance; le dieu que les républicains révèrent est un dieu de clémence. C'est leur respect pour la divinité qu'ils adorent qui vous a enhardi à projetter leur défaite. Si je tombe sous vos coups, mes fils et leurs camarades vengeront la mort de leur père et de leur ami; leur vengeance sera terrible . . . . Vous n'émigrerez plus.

Par Vachard, Savetier.